

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 42

Artikel: Jeu de patience
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

venu, l'ennui le plus lithurgique, le plus aride, le plus éxangue qui soit. Le plus douloureux pour lui et pour les autres.

Et l'égoïste, qui mène trop petite vie, qui ignore les autres, qui réprouve la sympathie et ne vous parle que de lui-même et de ses maux. Et le blasé, ennuyé par satiété de plaisir, par épuisement, par dégoût. Il a l'ennui du plaisir, l'ennui de la richesse, l'ennui de l'étude, l'ennui de tout. Il ne désire rien. Or, si tant désirer est un tourment, ne rien désirer est un malheur. Il se détourne du travail et de l'effort; pis encore, dans les distractions variées qu'il recherche, il garde ses habitudes mentales de dénigrement et de satiété et se rend ainsi incapable de s'intéresser sérieusement à rien. Celui-ci vient frapper à votre porte pour vous soumettre un projet, une idée. Vous l'encouragez. Il s'en va avec de bonnes paroles. Huit jours après, il revient :

— Eh! bien, et ton projet? demandez-vous.

— Peuh! je n'y pense plus; je cherche autre chose.

Et il étouffe un bâillement.

Mais l'énumération serait encore longue des ennuyés qui vous harcèlent sans que le sacrifice à eux consenti de quelques heures, par ci par là, leur soit d'une utilité visible. Je n'en veux plus citer que deux. Ils sont communs parmi les jeunes de notre époque. Je ne les crois pas incurables, parce que leur attitude n'est pas exempte d'un certain cabotinage et leur verbe d'une certaine littérature. Ce sont : 1° le sceptique; 2° celui qui s'ennuie par « sentiment du néant de la vie ».

Quels déplorables sots et énervants personnages. Vous les connaissez. Le premier a pris à tâche d'exterminer chez les autres comme chez lui-même, toute illusion, toute espérance, toute croyance en toutes choses. Il s'efforce à percevoir et à systématiser tout ce qu'il y a de vrai, de banal, d'inévitable dans les actes humains. Il cherche les causes mauvaises et vulgaires de toutes les œuvres matérielles et morales. Il ne croit à aucun bon sentiment; il dissèque chaque phrase; il ôte la saveur au sel et le parfum aux fleurs. On peut dire que la joie est morte là où le septique a raillé. Et malgré cette perpétuelle et douloureuse moquerie, malgré cet irrespect invincible, cet homme s'ennuie, cet homme gémit, cet homme ennuie les autres.

Son frère en ce genre de « travail », c'est le brave garçon qui a considéré le néant des choses et « l'inanité de la vie ». Rien ne m'est plus, ne m'est rien, dirait-il en sa très profonde et très subtile sagesse; et il vous accable d'interrogations pitoyables : « A quoi bon ? » — « Dans quel but ? » — « Pourquoi faire ? ». Toute œuvre est inutile, toute pensée superflue. La vie ne vaut pas qu'on la vive, etc., etc. — Oh! le vilain merle, et comme on le voit parler avec soulagement! Et comme alors on siffote avec joie ce vieux refrain de la vingtième année :

Si la tristesse est trop forte,
Si l'ennui vous pèse au front,
Mettez tous deux à la porte
Les amis le chasseront!
Oui, les amis le chasseront!
Prenez parfois dans la vie
Pour compagnon la folie
Et, pour guide du chemin,
L'Amitié, le verre en main.

LE PÈRE GRISE.

Potage nuptial. — Voici une recette provençale.

Voulez-vous connaître le potage qui est de rigueur en tout dîner de nocé qui se respecte dans les villages provençaux ?

« Mettez dans une marmite un kilo de bœuf provenant de la culotte, la moitié d'un gigot de mouton, du côté du manche, et une poule. Faites bouillir, écumez et garnissez avec carottes, navets, poireaux, céleri, oignons piqués de clous

de girofle et deux gousses d'ail, salez et laissez cuire. Passez ensuite le bouillon dans une casserole, jetez dedans du riz bien lavé et laissez cuire lentement. Au milieu de la cuisson, ajoutez une bonne pincée de safran. »

Un vrai festin à elle toute seule que cette soupe de mariage !

La bibliothèque éternelle. — En quoi faut-il relier les livres que l'on tient à conserver longtemps et à transmettre intacts à ses héritiers ?

La question vient d'être résolue par l'enquête qu'a ouverte une société de bibliophiles.

Le veau et le cuir de Russie ne sont pas à conseiller, paraît-il, sous le rapport de la durée. Au contraire, le maroquin, la peau de porc et, de préférence, la peau de truie sont pour ainsi dire inusables. Le bon parchemin peut être aussi employé dans certains cas.

Les directeurs de trente-neuf bibliothèques, qui ont été consultés, ont tous reconnu, en outre, que l'éclairage au gaz détériorait rapidement les meilleures reliures, et que l'électricité, à ce point de vue, était bien préférable.

A L'ÉCOLE

À l'issue de la dernière réunion des maîtres secondaires, M. Raphaël Lugeon, professeur de dessin, a fait à ses collègues une très intéressante conférence sur l'Art à l'École. Il convertit si bien son auditoire qu'une société en est résultée, qui se donne pour tâche d'encourager et de faciliter par tous les moyens en son pouvoir la décoration artistique des bâtiments scolaires.

A ce propos, et bien qu'il ne s'agisse plus ici d'art, mais plutôt d'histoire et de patriotisme, qu'on nous permette de signaler l'exemple très louable donné par un modeste instituteur de village français.

Le directeur de l'École normale de Nîmes accompagnait un inspecteur général en tournée dans un département du centre.

Arrivés dans le village en question, ces fonctionnaires se présentent à l'école des garçons pour la visiter. Ils ne trouvent personne dans la cour. La classe est commencée. Ils lèvent les yeux sur la façade de l'école et ils y aperçoivent un drapeau français.

— Nous sommes attendus, dit l'inspecteur général, voyez, votre instituteur s'est mis en frais pour nous recevoir.

Cependant la visite des personnages officiels n'était point annoncée.

On interrogea plus tard l'instituteur :

— Que signifiait ce drapeau mis au-dessus de la grande porte ?

— Mais c'était le 30 mai.

— Le 30 mai... Et puis ?...

— Oui, le 30 mai, et si vous l'aviez bien regardé, ce drapeau, vous auriez vu qu'il était incliné et cravaté d'un crêpe.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était l'anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc.

Ce brave maître, cet excellent Français mettait un drapeau sur la porte d'entrée de son école à toutes les grandes dates de l'histoire. S'il s'agissait d'un souvenir heureux, le drapeau était fièrement déployé. Si, au contraire, la date était celle d'un malheur national, le drapeau était en berne, portait un crêpe.

Dans le même ordre d'idées, cet instituteur avait également imaginé d'inscrire en beaux caractères rouges sur les murs de la classe les dates glorieuses, et à côté, en lettres noires, en lettres de deuil, les noms malheureux, les jours néfastes.

Aussi les enfants de ce village savaient-ils leur histoire; pour eux la patrie n'était pas une vaine abstraction; ils avaient le patriotisme raisonné, par conséquent exalté au suprême degré. Dans cette école il y avait une âme, et l'éducation y était vraiment nationale.

Equiyoque. — Un monsieur prend un journal et paye avec une pièce de deux francs.

La marchande. — Je n'ai pas de monnaie; vous payerez demain en passant.

Le monsieur. — Et si je suis écrasé aujourd'hui ?

La marchande. — Ah! bien! la perte ne serait pas grande.

Coquins d'enfants. — Bébé après avoir regardé longuement sa grand'mère :

— Grand'mère, est ce que tu étais déjà vieille quand tu étais petite ?

Cuiller à sucre. — Catherine est une jeune campagnarde nouvellement entrée en condition chez Mme G... Dernièrement, on était au dessert :

— Catherine, vous avez encore oublié de donner la cuiller pour le sucre en poudre.

— Mais, madame, c'est elle qui fait.

DU SOUFFLE

DIABLE! il faut avoir bon souffle pour parler l'allemand. Jugez-en.

Chez les Hottentots, *Hottentoten*, les kangourous, *Beutelratte*, se trouvent en grand nombre. Beaucoup sont capturés et mis dans des cages, *Kotter*, munies d'une couverture, *Lallengitter*, qui les met à l'abri du mauvais temps. Ces cages s'appellent donc en allemand *Lallengitterkotter*, et le kangourou captif prend le nom de *Lallengitterkotterbeutelratte*.

Un jour, on arrêta un assassin, *Attentater*, qui avait tué une Hottentote, *Hottentotenmutter*, mère de deux enfants hébétés et bègues, *Stottertrottel*. Cette mère, en bon allemand, avait droit au titre de *Hottentostenstottertrottelmutter*, d'où il suit que, de son côté, l'assassin prend le nom d'*Hottentostenstottertrottelmutterattentater*.

Le meurtrier fut enfermé dans une cage à kangourou, *Beutelrattellallengitterwatterkotter*, d'où il réussit à s'évader. Mais il ne tarde pas à retomber dans les mains d'un Hottentot, qui se présenta tout joyeux au chef du district.

— J'ai pris le *Beutelratte*, dit-il.

— Lequel? fit le juge.

— L'*Attentater lallengitterwetterkotterbeutelratte!* balbutia l'indigène.

— Mais, nous en avons plusieurs!

— C'est, acheva à grand-peine le malheureux, l'*Hottentostenstottertrottelmutterattentater*.

— Alors, vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous aviez pris le *Hottentostenstottertrottelmutterattentaterlallengitterwetterkotterbeutelratte!*

Ouf!

Jeu de patience. — Un physiologiste dont le nom est ignoré, mais grande la patience, a compté un à un les cheveux d'une centaine de ses amis et connaissances, — opération qui n'a pas duré moins d'une semaine par personne, — et il a trouvé qu'en moyenne les rousses et les roux avaient environ quatre-vingt-dix mille cheveux sur la tête, les brunes et les bruns à peu près cent neuf mille, les blondes et les blonds au moins cent quarante mille.

*

Et puisqu'il est question de cheveux, voici encore un petit fait qui intéressera certainement nos aimables lectrices.

Non seulement la coiffure des Japonaises leur sert à indiquer leur âge, mais encore à désigner les filles à marier, les veuves consolables et inconsolables.

Les jeunes filles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête et tressent leurs cheveux en forme d'éventail ou de papillon, les sèment de cordes d'argent ou de petites boules colorées.

Une veuve qui cherche un second mari tord ses cheveux autour d'une épingle en écaïlle placée horizontalement derrière la tête.

Celle qui entend rester fidèle au mort coupe ses cheveux courts et les peigne en arrière sans aucun ornement.

Il est juste de dire qu'on rencontre très peu de femmes ainsi coiffées.

ENFANT GÂTÉ

Un des membres de la grande famille lausannoise est particulièrement favorisé. Il est de toutes les cérémonies, de toutes les fêtes. Si par hasard on l'oublie, il ne tarde pas à réclamer, en véritable enfant gâté qu'il est. Et l'on s'exécute.

Dans un cortège, ce privilégié prend toujours la tête, et personne ne discute. Chacun, au contraire, se range docilement à sa suite, réglant sur lui son pas, avançant quand il avance, s'arrêtant quand il s'arrête. Il marche à la baguette et, après lui, tout le monde en fait autant. Qui donc a plus que lui sujet de dire : « qui m'aime me suive ».

Sur son passage, la foule se range spontanément ; pas besoin de police. Ou bien, ainsi qu'une comète, il entraîne à sa suite tout ce qu'il rencontre sur son chemin et qui n'a pu résister à sa force attractive. Il dirige le mouvement et nous mène tantôt au deuil, tantôt à la joie, à la place de fête ou au tombeau ; et la même docilité lui fait parler escorté. Grands et petits subsistent son ascendant.

Dans une salle de festin, dans une cantine, l'estrade lui est réservée. Seul, il dispute aux orateurs le droit de se faire entendre ; souvent même il se fait mieux écouter qu'eux. Et si parfois un orateur imprudent sème la discorde ou déclenche la tempête dans l'auditoire, c'est lui, toujours lui, qui par ses accents calmes les colérés et remet tout le monde d'accord. Personne ne peut tenir tête à sa voix puissante, quand elle se manifeste dans toute sa force.

Ce n'est pas toutefois sans tambour ni trompette que s'exerce son prestige.

De son sein, dit-on, telle Minerve surgissant tout armée du cerveau de Jupiter, sortit jadis l'harmonie ; et c'est de ce jour que ce mot s'écrivit avec un grand H et qu'il prit rang dans le botlin lausannois.

Cet enfant gâté des Lausannois — l'avons-nous dit déjà ? non — c'est l'*Instrumentale*, qui vient de célébrer son cinquantenaire et à la joie de laquelle se sont associées la population et de nombreuses sociétés amies de la ville, du canton et des cantons voisins. Les présents que de partout elle a reçus à cette occasion, à titre de témoignages d'estime et d'amitié, sont légion.

Et maintenant que l'*Instrument* a célébré allegro son cinquantenaire, elle va continuer son chemin piano, mais d'une allure toujours sostenuto, grazioso et brillant.

Bon voyage ! Et rendez-vous, non au point d'orgue, cette fois, mais au centenaire !

Le géneur. — Papa, qu'est-ce que c'est, un piéton ?

Le père, sportsman distingué :

— C'est un individu qui a la rage de se fourrer devant les automobiles.

CHAPEAUX, SHAKOS, UNIFORMES

Les dames, qui en dépit de toutes les sollicitations, de toutes les railleries, de toutes les menaces, même, ne veulent abandonner les chapeaux mastodontes qu'elles arborent depuis la saison dernière, pourraient, si elles y pensaient, s'excuser de leur obstination sur les shakos de nos anciennes milices. Certes, ceux-là aussi étaient de taille ! Il est vrai que leurs propriétaires ne les gardaient point sur la tête au théâtre ou au concert. Il y aurait fait beau ! Les représentants du beau sexe d'alors les eussent mis en pièces. Tout est permis aux dames.

Ah ! ces anciens shakos, si gros, si évasés dans le haut, que les soldats y mettaient le mouchoir

de poche, le paquet de tabac, la pipe, le « briquet », tous les menus objets qui se portent ordinairement dans les poches. Les prévoyants y mettaient même « de quoi faire les dix-heures ».

Oui, ces shakos, dits « sèches à compôte », étaient des meubles pouvant rendre bien des services dans un ménage, y compris celui de seau en cas d'incendie.

« Combien de fois, racontait jadis un correspondant de la *Feuille d'avis de Vevey*, n'avons-nous pas joué à la paume avec le pompon phénoménal dont était orné le shako grand-paternel ! Il est même à notre souvenir que notre chatte n'avait rien trouvé de mieux au galetas, et s'était commodément installée pour y déposer — pas ce que vous supposez peut-être, non, notre Blanchette était trop bien élevée pour cela — mais pour y déposer une nichée de mignons petits.

» Ces chapeaux nous remettent en mémoire une anecdote qui nous fut contée par un de nos amis, qui avait vécu de nombreuses années à Haïti.

» Le budget de cette république étant très obéré, les ministres furent obligés de faire des économies. C'est alors que germa dans le cerveau du ministre de la guerre une idée géniale qu'il mit à exécution. Les soldats portant dans ce pays tropical des chapeaux de paille, il ordonna que les soldats du premier rang portaient les fonds et que ceux du second portaient les bords. Ce qui fut fait. Vous voyez d'ici cette « touche » !

*

Et puisque nous venons d'évoquer le souvenir de nos vieux troupiers vaudois, remontons encore un peu le cours des ans et rappelons deux ordonnances relatives à l'habillement des soldats de la République helvétique.

LIBERTÉ.

ÉGALITÉ

République Helvétique une et indivisible.

Berne, le 28 Septembre 1799.

DÉCRET

Considérant les avantages qu'offre pour un fantassin un chapeau rond, soit pour le garantir de l'ardeur du soleil et des injures du tems, soit pour l'économie et la commodité du maniement des armes.

Considérant que dans ces circonstances, où un nombre considérable de troupes réglées doit être organisé, on peut le mieux opérer une amélioration dans les habillements qui doivent être faits.

Le Grand Conseil, après avoir déclaré l'urgence, a résolu :

1^o L'article 54 de la Loi du 13 Décembre 1798 sur le militaire est rapporté sur ce qui concerne le chapeau d'uniforme pour l'infanterie.

2^o Le chapeau d'uniforme helvétique pour l'infanterie doit être rond et bordé de noir, retroussé du côté gauche, avec une ganse blanche ou jaune, suivant la couleur des boutons. Là où le bord est le plus étroit, il doit avoir au moins trois pouces de largeur, et du reste être conforme au modèle qui sera donné par le Directoire exécutif.

3^o Le changement ne devra avoir lieu qu'à mesure qu'on se procurera des chapeaux neufs.

Le Président du Grand Conseil,

Signé :

BLATTMANN.

PANCHAUD, Secrétaire,

Hernh. KUBER, Secrétaire substitué.

Le Sénat de la République Helvétique une et indivisible a pris en considération la résolution ci-dessus et l'a acceptée.

Le Président du Sénat,

CAGLIONI.

Signé : BAY,

GENHART, Secrétaires.

Le Directoire Exécutif arrête, que le Décret ci-dessus sera muni du sceau de la République et remis au Ministre de la Guerre pour être exécuté selon sa teneur.

Donné à Berne, ce 1 Octobre 1799.

Le Président du Directoire Exécutif,

Signé, SAVARY.

Par le Directoire, le Secrétaire Général,

Signé, MOUSSON.

*

LIBERTÉ

ÉGALITÉ

La Chambre administrative du Canton du Léman arrête :

Qu'en conformité du modèle de l'habillement armement et équipement, les boutons doivent être blancs avec le timbre de la République, le baudrier et le porte-giberne de buffe blanc, le chapeau suivant le détail ci-dessus.

Ce qui sera imprimé pour en être distribué des exemplaires à toutes les Communes du Canton.

Donné à Lausanne, en la Maison Nationale, le 8 Octobre 1799.

H. MONOD, Président.

Par la Chambre administrative,

PANCHAUD, Secrétaire.

A la caserne du Beundenfeld. — Le marchef à une recrue de cavalerie :

— Pourquoi les boxes portent elles toutes le nom de leur cheval ?

— Pour que chaque cheval sache son nom.

— Pour que chaque cheval sache où il doit se placer, quand un animal comme toi ne sait pas lire !

Théâtre. — Le théâtre, dont on attend chaque année la réouverture avec impatience, a débuté jeudi par une très bonne représentation des *Demi-Vierges*, de Marcel Prévost. M. Bonarel a retrouvé d'emblée tous les fidèles habitués des années précédentes, et le public a fait une chaleureuse ovation aux excellents artistes qui nous sont revenus. Quant aux nouveaux arrivés, dont plusieurs ne paraissent que dans des rôles de peu d'importance, nous n'en dirons rien pour le moment, sinon que cette première soirée fait bien présager de la saison et que nous avons hâte de faire avec eux plus ample connaissance.

Pour les débuts de la troupe de drame, on jouera demain soir, dimanche, à 8 heures, *La Jeunesse des Mousquetaires*, drame en 5 actes et 12 tableaux, d'Alexandre Dumas et A. Maquet.

Dumas ! Les mousquetaires ! Que faut-il de plus pour attirer au Théâtre les amateurs de spectacles épiques et brillants, qui amusent et passionnent tout à la fois.

Kursaal. — *La Belle de New-York* n'aura plus que cinq représentations, jusqu'à jeudi 21. C'est un succès indiscutable. Tout le monde s'accorde à louer cette œuvre si gaie, et ses interprètes pleins d'entrain, et ses décors et costumes charmants. Dimanche, matinée et soirée.

La Belle de New-York sera accompagnée, de lundi à jeudi, d'un numéro sensationnel : une troupe de montagnards aragonais : chant, musique et danses espagnols : La Pilarica, la Jota, la Pen-detera ; les costumes, la musique, tout donne à cette troupe un caractère unique.

Malgré les frais occasionnés par cette attraction le prix des places restera le même pour ces quatre jours.

Lumen. — La Mythologie, l'histoire et la grande actualité voisinent sur le programme de cette semaine au Théâtre Lumen. Le film d'art consacré à Napoléon est bien le plus long que le Lumen ait présenté au public. La légende d'Orphée, en couleurs, est de toute beauté. L'actualité est représentée par les courses Gordon-Bennett de Zurich et le Pathé-Journal qui passe en revue les faits saillants de l'activité mondiale.

Lux. — Au théâtre *Lux*, rue St-François, le programme de la semaine est des plus alléchants. Tous les genres y ont leur part : scènes instructives, dramatiques, comiques, d'actualité. Ajoutons que l'aménagement de ce petit théâtre a subi, avant l'ouverture de la saison, de très heureuses transformations.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.